

## Mort de Mgr Daniel, aumônier aux Z. P.

Plus d'une fois, hélas! notre *Bulletin*, depuis qu'il existe, a dû se faire le héraut de douloureuses nouvelles; aujourd'hui encore, il lui faut ouvrir ses colonnes pour enregistrer la mort d'un homme qui avait laissé un beau souvenir dans le cœur de tous les zouaves pontificaux, surtout de ceux parlant la langue française. Nous voulons parler de Mgr Daniel, premier aumônier du régiment des zouaves pontificaux.

Ce digne et dévoué prêtre est mort à Nantes, sa ville natale, le 3 février dernier.

A nous de lui payer par la prière les secours spirituels qu'ils nous a rendus durant notre service sous le drapeau pontifical; quoiqu'il ne fut pas spécialement désigné pour la desserte des Canadiens, il fut néanmoins toujours pour nous rempli de cette prévenance et de cette charité que sait inspirer le vrai zèle, et qui dénotent le bon prêtre.

L'*Espérance du Peuple* rend compte des funérailles du regretté défunt dans les termes suivants :

Les obsèques de Mgr Daniel ont eu lieu en l'église cathédrale de Nantes, et c'est sous le coup d'une émotion profonde que nous venons rendre compte de cette imposante cérémonie.

Hélas! depuis quelques années, la mort nous a enlevé des amis bien chers, des chefs respectés entre tous, et notre ville devrait être accoutumée aux funérailles de ses plus nobles enfants.

Pourquoi donc ce dernier deuil vient-il d'offrir un caractère tout particulier de recueillement et de tristesse ?

C'est que Mgr Daniel était l'aumônier des zouaves pontificaux.

Dès le début de l'invasion sacrilège du patrimoine de Saint-Pierre, il avait quitté sa chère Bretagne, à laquelle était réservé l'honneur de fournir aux zouaves leur premier prêtre en même temps que leurs premiers soldats.

A partir de ce moment, l'existence de Mgr Daniel fut indissolublement unie à celle du régiment, il eut part à ses épreuves comme à ses gloires. Il le personnifiait en toutes choses, principalement en cette inébranlable foi dans l'avenir, et souvent justifiée déjà par les événements les plus extraordinaires, et que rien ne renverse dans le cœur des soldats de la vérité.

Aussi voyait-on marcher derrière le cercueil, immédiatement après la famille, le général de Charrette, entouré de nombreux compagnons d'armes accourus de toutes parts, survivants de Castelfidardo, de Mentana, de Loigny, d'Ivré l'Évêque et de tant d'autres combats soutenus pour l'Église et pour la France.

Puis venait un long cortège, où tous les rangs et toutes les conditions se trouvaient confondus dans une touchante communauté de respect et de regrets.

Après la sainte messe, qui a été célébrée par notre respectable ami, M. le chanoine Allard, doyen du chapitre, Mgr l'évêque de Nantes a donné l'absoute.

Il appartenait à Sa Grandeur, dont la sympathie est naturellement acquise aux âmes d'élite comme aux œuvres de dévouement, d'accorder ce précieux témoignage à la mémoire de celui qui représente toujours si dignement le clergé de Nantes dans son invincible fidélité à toutes les nobles causes.

Le deuil était conduit par le R. P. François, de l'ordre des Récollets, et par M. Rialland, le frère et le neveu de Mgr Daniel.

Aux coins du catafalque on remarquait deux des plus vaillants officiers des zouaves, MM. Zacharie du Reau et Joubert.

Un grand nombre de zouaves du Midi et de l'Est, prévenus trop tard, ont témoigné, par les dépêches les plus émues, de tous leurs regrets de n'avoir pu venir rendre les derniers devoirs à leur vénérable aumônier.

Mgr Daniel était aussi camérier secret de Sa Sainteté, chanoine d'Anagni et chanoine honoraire de la cathédrale de Nantes.

## Une guérison attribuée à l'intercession de Pie IX.

En autres guérisons miraculeuses attribuées à l'intercession de Pie IX, les journaux d'Italie parlent beaucoup de celle d'une pauvre mère de famille, nommée Fortunata Rottelini, qui a été guérie subitement d'un mal déclaré incurable. Nous laissons raconter le fait par un correspondant romain, qui a pu interroger la miraculée et qui a reçu d'elle-même les détails de sa maladie et de sa guérison, ne l'acceptant toutefois qu'avec les réserves que nous impose la soumission à l'Église.

En descendant la rue *Guilia*, je m'arrêtai dernièrement devant le n° 36. Au rez-de-chaussée de cette maison, dénotant la plus infime pauvreté, habite une famille qui, depuis longtemps, éveille la pitié des cœurs compatissants. Fortunata Rottelini, mère de six enfants, éprouvée par une déplorable infirmité, et réduite à une extrême indigence, y réclamait les secours de la charité chrétienne.

Blanchisseuse de profession, elle travaillait honnêtement et laborieusement; mais, depuis deux ans, une plaie s'était ouverte à une de ses jambes. Forcée par le besoin de continuer quand même son travail, de demeurer des journées entières à la fontaine, son mal empira tellement que les médecins le déclarèrent inguérissable. La carie des os devint visible; la plaie passa à un état gangréneux. Pour sauver la vie à cette malheureuse femme, il n'y avait qu'un moyen: l'amputation.

J'avais appris le fait de la guérison de Fortunata et je tenais à entendre de sa bouche et à faire entendre à d'autres les détails de cette guérison prodigieuse, qui avait fait tressaillir mon cœur.

Je frappe à la porte. Une petite fille de 12 ans environ, au regard limpide, vint m'ouvrir. "Je garde mes petits frères, me dit-elle (effectivement, il y en avait trois de plus jeunes qu'elles); ma mère est allée chercher un peu de pain pour souper... Mais la voici qui revient." Et se mettant sur le seuil de la porte: "*Mamma, mamma, s'écrit-elle, fate presto; i signori sperano: Maman, venez vite; on vous attend.*"—Et nous aperçûmes, au bout de la rue, cette bonne femme qui se pressait d'arriver, marchant d'un pas ferme et levant la tête avec une certaine fierté, comme pour dire: "*Voyez comme je marche!*"

Elle nous fit entrer, et tandis qu'elle nous présentait des chaises, je promenais mes regards autour de moi dans ce pauvre logis. Quelques misérables meubles le garnissent. Partout la pauvreté la plus rude, mais relevée par une exquise propreté. Au milieu des images de la Madona et des saints, attachées au mur, je vis l'image chérie de Pie IX. Fortunata remarqua que mes yeux s'étaient fixés sur ce portrait: "Oui, s'écrit-elle, c'est Pie IX, mon bienfaiteur, qui m'a guérie. Voyez, tous mes enfants portent sa médaille suspendue au cou."

—Voudriez-vous, lui dis-je, nous raconter votre guérison ?

—Bien volontiers, me répondit-elle.

Je la laisse parler et me fais un devoir de conserver au récit son éloquente simplicité :

"Depuis la naissance de Gigi (Luigi-Louis), il y a dix ans, j'éprouvai des douleurs dans une jambe. Puis, une